

l'internationale

PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE • SECTION FRANÇAISE DE LA QUATRIÈME INTERNATIONALE



CUBA VERS UNE NOUVELLE AGRESSION IMPÉRIALISTE ?

ALGERIE Le FLN choisit le socialisme révolutionnaire

P.C.F. préparation du 17^e Congrès

Mao ou Khrouchtchev sont-ils trotskystes ?

La réplique à la crise impérialiste

LES relations inter-impérialistes connaissent une grave crise. En chercher la cause dans le caractère de De Gaulle, comme le font couramment des journalistes français, ne peut satisfaire que des esprits superficiels. Il y a là quelque chose de profond : une manifestation de la maladie mortelle dont le système capitaliste est atteint. Le néo-colonialisme qui s'est substitué au colonialisme direct ne fait que modifier les formes d'interventions de défense des intérêts engagés dans les pays sous-développés. Mais, par ailleurs, les semi-colonies ne sont plus les chasses gardées qu'étaient les colonies, et si l'impérialisme en place est tenté de recourir aux « hommes forts » pour défendre ses investissements, ses concurrents préfèrent les « nationalistes libéraux » à la recherche d'un contre-poids contre le maître de l'heure.

Cette opposition éclaire un aspect des heurts actuels des diplomates yankee et gaulliste. De Gaulle joue les libéraux en Amérique latine où Johnson vient d'abandonner l'Alliance pour le Progrès en faveur du régime des militaires les plus réactionnaires ; tandis qu'on voit les rôles inversés en Afrique où la France intervient en armes au Gabon.

Le renversement des politiques semble parallèle : du côté français, de la guerre d'Algérie à la proposition de neutralisation du Vietnam ; du côté américain, du traité de Moscou au soutien du putsch brésilien et au projet d'extension de la guerre du Vietnam. Mais c'est en partie une apparence. En pleine guerre d'Algérie, de Gaulle pratiquait l'« indépendance accordée » : Kennedy commença son mandat avec le débarquement de la baie des Cochons et le poursuivit avec le coup de poker atomique contre Cuba à l'automne 62.

Inversement, Johnson n'abandonne pas la politique de discussion et de compromis avec Khrouchtchev. Il n'y a pas là de contradiction. La coexistence pacifique entre les deux « grands » n'implique pas l'apaisement de la lutte de classes à l'intérieur des zones d'influence reconnues à l'impérialisme.

Quant aux zones qui restent contestées, comme le Vietnam, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce sont moins les accords de coexistence pacifique qui retiennent les yankees sur la voie de l'extension de la guerre que les rivalités inter-impérialistes qui se sont manifestées lors de la conférence des ministres des Affaires étrangères de l'O.T.A.S.E., entre la France et les Etats-Unis.

C'est là une nouvelle preuve de ce que ces oppositions où se manifestent des conflits d'intérêts économiques et politiques peuvent favoriser la stratégie révolutionnaire. Mais encore faudrait-il que le mouvement ouvrier international soit à même d'utiliser ces rivalités. C'est-à-dire qu'il n'abdique pas ses buts propres pour choisir d'être la force d'appoint de tel ou tel impérialisme contre l'autre, mais qu'il utilise les oppositions pour gagner du terrain contre tous.

En France, les distances prises par De Gaulle à l'égard de l'O.T.A.N. permettent objectivement au mouvement ouvrier un coup double : Utiliser la tactique gaulliste pour fermer la porte à tout retour possible au sein de la Sainte-Alliance impérialiste, tout en dénonçant la stratégie gaulliste, afin d'abattre le régime et sa force de frappe nationale.

Mais, pour réaliser cela, il faut que les grands partis ouvriers cessent de se traîner à la suite de l'opposition bourgeoise et de son candidat présidentiel « de gauche », le socialiste Defferre. Attaquer la politique gaulliste en tant que « nationalisme » c'est valoriser comme « internationalisme » l'euro-péisme réactionnaire de la S.F.I.O. La sourdine mise par le P.C.F. — au nom de l'unité... sur le programme des autres — à sa lutte contre l'O.T.A.N. laisse à de Gaulle le bénéfice d'un masque très populaire d'indépendance à l'égard des Etats-Unis. Toute la politique des partis ouvriers est dominée aujourd'hui par la diplomatie de la pré-campagne présidentielle de 1965, et tout se passe comme si chacun se préparait à capituler à terme devant Defferre, en acceptant ses décomptes de voix, ses choix de collaboration de classes et son programme de ralliement à l'Alliance atlantique et à l'armement nucléaire européen.

De la base seulement peut venir l'exigence préalable du programme socialiste et de lutte anti-impérialiste comportant la revendication de neutralisation atomique de l'Europe.

M. DERVAL.

Les dirigeants soviétiques et chinois qui sont à la tête, les uns d'un pays de plus de deux cents millions d'êtres humains, les autres du pays qui contient le quart du genre humain, ne cessent de se lancer réciproquement l'accusation de « trotskysme » et d'agiter le danger de la IV^e Internationale, c'est-à-dire d'une organisation qui ne prétend pas être à présent une force numérique. La Bible nous a transmis l'histoire de Goliath et David. Que signifie donc l'histoire actuelle des deux Goliath qui craignent un David apparemment si faible ?

On ne peut pas dire que les deux antagonistes lancent l'accusation de trotskysme, comme certains commentateurs bourgeois ou social-démocrates le pensent, parce que c'est une accusation qui peut porter dans les partis communistes. Les dirigeants, pendant des années, préféraient faire le silence sur le trotskysme plutôt que d'en parler. On constate cette fois encore que Soviétiques et Chinois suivent attentivement les publications trotskystes, ces publications dont la diffusion n'est pas comparable avec celle de la presse communiste officielle. Ils ne citent pas d'autres courants politiques. Et pour cause : ils savent non par compréhension théorique mais par une sorte d'instinct de défense que cette crise dans leurs rangs ne pose pas la question du rétablissement du capitalisme ou la question d'une progression de la social-démocratie. Après tant de bouleversements qui ont abouti à un rapport de forces général favorable au socialisme, le danger qui, pour ces directions, se profile dans les rangs de leurs organisations, c'est le trotskysme.

A vrai dire, Chinois et Soviétiques ne dénoncent pas le trotskysme avec les mêmes arguments. Chez les Chinois, l'affaire a une allure de syllogisme sans grand intérêt politique. Selon eux, les trotskystes sont des révisionnistes du type de la II^e Internationale. Comme Khrouchtchev est aussi un révisionniste du même type (Kautsky, Bernstein...), c'est à lui que reviendrait l'étiquette de trotskyste dans cette controverse. Pour être convaincu par ce syllogisme, il faut d'abord l'être du révisionnisme des trotskystes — ce qui n'est plus monnaie courante maintenant que la toute puissance de Staline est révolue.

Les documents chinois ne sont pas rédigés par des bureaucrates de second plan mais par les plus hauts dirigeants du P.C. chinois qui ne sont pas des ignorants, au

moins pour les grandes questions. Leurs textes témoignent qu'ils lisent nos publications. Aussi ne peuvent-ils pas ne pas savoir que Trotsky a organisé l'Armée rouge, qu'il a combattu Staline dans les années vingt et suivantes parce que celui-ci appliquait déjà une politique de « coexistence pacifique » que Khrouchtchev n'a fait que suivre, etc. Autrement dit, les dirigeants chinois — même s'il y a certaines lacunes dans leurs connaissances — défigurent délibérément la vérité aussi bien en ce qui concerne Trotsky que Staline. On a le sentiment qu'ils ont une certaine peur de leurs positions actuelles et qu'ils espèrent exorciser cette peur en se référant à Staline.

Mais quand on lit le rapport Souslov, les choses se présentent sous un angle tout différent. Souslov commence par mettre en lumière les divergences politiques avec les Chinois, et notamment ce point capital : pour les Soviétiques et leurs alliés, la force motrice principale de la marche au socialisme dans le monde, c'est le développement des forces productives dans les Etats ouvriers ; pour les Chinois, c'est la lutte révolutionnaire des masses coloniales, les Etats ouvriers devant servir de « point d'appui » à cette lutte. Souslov mentionne d'autres divergences également importantes. Ayant ainsi procédé à cet examen — avec le style et les déformations propres à un bon élève de l'école stalinienne — Souslov va tirer une conclusion tout à fait nette :

« La somme des opinions théoriques et politiques des dirigeants du P.C. chinois, c'est sur bien des points la répétition du trotskysme depuis longtemps rejeté par le mouvement révolutionnaire international. »

Cette conclusion est étayée par plusieurs exemples.

Souslov dénonce la théorie trotskyste de la « révolution permanente » ; la lutte sur cette question avait, dit-il, « une importance historique », et, à présent, « les

(Suite page 6.)

Pierre FRANK.

n° 22 • 1 F
MAI 1964
Afr. du N. : 0,50 F